

Le souvenir d'une vie

- Cinq... quatre... trois... deux... un... Bonne annéeeeeeeeee !

Le bouchon de liège retombe coup sec sur la table. Une mousse légère s'exfiltre du goulot de la bouteille de champagne par petites vagues successives et commence à couler le long de la main de l'homme qui la tient.

- Qui veut un verre ? demande-t-il en levant d'un geste triomphal la bouteille de l'an tout neuf.

- Moi, moi ! répond Lucas, 10 ans.

- Lucas, tu sais très bien que le champagne c'est pour les grands !

- Mais... je suis grand M'man !

- Ah bon mon chéri ? Tu es grand toi ? interroge la mère de Lucas en l'assaillant de guili-guili.

Les rires complices emplissent la pièce d'un bonheur simple.

Bip... Bip... Bip... Dans l'agitation générale, une sonnerie retentit mais personne ne semble y prêter attention. La minuterie du four bat tambour, les rires s'étouffent... La dinde est à point !

Je me suis assoupie sur le canapé en attendant l'arrivée de mon petit frère et de mes parents qui doivent venir pour fêter la nouvelle année. Arrachée à mon rêve, je me lève et me précipite dans la cuisine afin de faire taire ce vacarme. Le four éteint, je m'appuie contre le plan de travail et observe la table de fête dressée magnifiquement pour l'occasion. Je peux l'apercevoir d'où je suis : la même table que dans mon rêve, celle du réveillon de l'année dernière, le premier organisé chez moi, dans ma propre maison. C'est ce joli souvenir qui restera à jamais gravé dans ma mémoire. Je venais de quitter le cocon familial toute jeune promue lieutenant de police et m'étais alors installée dans la région, impatiente de prendre mon envol, prête à me consacrer corps et âme à ma vocation.

Je quitte de nouveau le fil de mes pensées et relève la tête pour m'inquiéter de l'heure : 20h45. Ils auraient dû être là depuis trois quarts d'heure ! Ce n'est pourtant pas dans leurs habitudes d'arriver en retard. Je saisis mon téléphone et tente de joindre maman. Pas de réponse... Je lui laisse un message sur sa boîte vocale : « Salut maman, j'espère que tout va bien, il est 20h45 et vous n'êtes... ». Dring !!! Je m'interromps en entendant retentir la sonnette de la porte d'entrée : « ... ah non, c'est bon ! ». Je raccroche brusquement, abandonne mon portable sur la table et me dirige vers la porte. Je prends mes clés et lance un « J'arrive ! » à mes hôtes encore invisibles.

J'ouvre, plein sourire, m'attendant à enfin accueillir mes parents et Lucas, bien prête à les sermonner sur leur sens de la ponctualité... Je leur ouvre mais ce n'est pas eux que je dévisage sur le seuil. C'est un homme, un homme seul. Un homme jeune à l'air grave, vêtu d'une casquette et de cet uniforme bleu qui m'est familier pour l'avoir porté pendant des mois. Une arme est fixée à sa ceinture.

- Madame Marty ? demande le jeune homme.

Je ne lui réponds pas, absente. Mes yeux rivés dans son regard, je me revois dans ce même vêtement bleu, deux ans auparavant, annoncer l'indigeste nouvelle à une vieille dame désespérée. Ce fut le jour le plus déchirant et insondable de ma vie, annoncer le décès de quelqu'un, qui plus est à un des proches... oui, on ne peut pas imaginer l'épreuve que c'est que d'être le messager d'une abominable nouvelle avant d'en avoir fait soi-même la douloureuse expérience.

- Excusez-moi, vous êtes bien madame Marty ? insiste à nouveau le jeune homme.

Je sors de mes songes et acquiesce d'un signe machinal de la tête. Il me parle mais je ne l'écoute pas. J'ai déjà une idée de ce qu'il va me dire. Je sais qu'il n'est pas là pour m'interroger sur mon voisinage. Je retourne à mes songes.

- Toutes mes condoléances madame, finit par laisser échapper l'agent en m'empoignant maladroitement la main. Un dernier coup d'œil de sa part, il fait demi-tour et se hâte de rejoindre son véhicule de fonction où l'y attend son coéquipier. Transie, je reste sur le pas de la porte jusqu'à ce que la lueur des phares disparaisse dans la nuit déjà tombée. Je referme doucement derrière moi.

Une fois la porte close, je m'y adosse et me laisse glisser lentement jusqu'au contact du sol. Incontestablement perdue, je fixe le néant pendant quelques minutes, incapable de réaliser l'évidence, d'accepter l'inconcevable. Le sol s'effondre, je finis par me prendre la tête dans les mains en maugréant. Je me souviens encore de la réticence dont mes parents ont fait preuve quand je leur ai annoncé que je me destinais à une carrière d'officier de police, je voulais être sur le terrain, protéger les gens qui en avaient besoin, enquêter au mépris du danger. Je les entends me répéter pour la énième fois que ce métier était risqué et qu'ils redoutaient qu'un jour où ils ne l'attendraient pas, un de mes collègue vienne frapper à leur porte leur annoncer que leur enfant était mort en service. Ce souvenir résurgent est mal venu, j'éclate en sanglots, des larmes coulent sur mes joues.

Je reprends alors mes esprits et me rends compte que je ne sais rien du drame survenu : ni comment, ni pourquoi. Je n'écoutais pas ses paroles, je les refusais. Quelques bribes en vrac me reviennent maintenant : "parents", "mort", "accident", "frère", "malade", "arbre". Rien de bien concret, il m'en faut davantage, je dois connaître les circonstances exactes dans lesquelles j'aurais donc perdu mon frère et mes parents. Il le faut, sinon je n'arriverai pas à m'en relever. Je sèche mes larmes, me redresse, attrape mon manteau, prends mes clés, ferme ma porte à double tour, monte dans ma voiture et mets le contact. Je reste ainsi quelques secondes, le pied sur l'embrayage, les mains sur le volant, prête à tracer la route. Encore quelques secondes de réflexion... puis je me décide enfin, lessivée mais bien décidée à me libérer de ce que j'ignore encore.

Une voiture, un virage, un arbre. Ces trois mots ne font pas bon ménage sur la route et c'est ce qui est démontré une fois de plus par l'accident présent sous mes yeux. Une voiture bleue toute cabossée est encastrée dans un arbre. Un cordon de sécurité entoure la scène qui est protégée par

deux policiers en attendant la dépanneuse. Je leur montre ma plaque et m'approche fébrile de l'avant du véhicule. Tôle froissée, pare-chocs embouti, pare-brise fissuré, voilà tout ce qui reste de la voiture de mon père. Je ne veux pas imaginer la brutalité du choc. Mon père n'était pas du genre à appuyer sur le champignon et il n'avait aucune raison de précipiter sa famille contre un arbre. S'il avait fait cet écart de trajectoire, c'est forcément que quelqu'un ou quelque chose l'y avait obligé. Nauséuse, j'ouvre la portière arrière et m'assois sur la banquette à la place qu'occupait sûrement mon frère lors de l'accident. Je balaye l'habitacle du regard tout en repensant aux bons moments passés dans cette voiture avec lui, avec eux.

Je sors de ma torpeur lorsque j'aperçois, dans le vide-poches de la portière conducteur, une enveloppe. Je me penche par-dessus le siège, la saisis, l'ouvre et en extrait un compte-rendu médical. Je me rassois, le parcours furtivement, relève brusquement la tête et laisse s'échouer le papier sur le sol. Mon père était malade et il ne me l'avait pas dit : un choc de plus, je suis anéantie. Un des deux policiers s'approche de la voiture et toque contre la vitre. J'ouvre. Il me tend un téléphone, celui de mon frère, je le reconnais. Je le remercie et attends qu'il s'éloigne pour m'intéresser à ce qu'il vient de me confier. Je regarde son contenu et tombe sur une vidéo prise par mon frère dans les derniers instants de sa vie :

- C'est quand qu'on arrive ? lance Lucas en direction de nos parents.

- Bientôt mon chéri... lui répond maman en se tournant vers lui.

- Maman, je pourrais avoir du champagne cette fois ?

- Tu es trop jeune Lucas... répond maman.

- Oui, rappelle-toi mon grand... ce n'est pas pour les enfants ! ajoute papa hilare.

- C'est faux ! réplique Lucas en tirant la langue.

S'en suit des éclats de rire. C'est alors que la voiture commence à accélérer. Maman, alors tournée vers son fils se retourne brusquement et cesse de rire, le malaise palpable. « Doudou, c'est limité à 80 ici, qu'est-ce que tu fous ! ». Pas de réponse. « Papa, pourquoi tu vas vite ? ». Pas de réponse. Je ferme les yeux, je serre les poings, mon cœur s'accélère... tout s'accélère, les cris, mes pleurs puis le silence. La suite est là. Un seul constat : choc frontal avec un grand chêne. Papa affaibli par la maladie qui le rongait a été foudroyé par une crise cardiaque, sa crise a tout emporté me laissant orpheline avec mes souvenirs.

Quelques jours plus tard, je me rends au cimetière. La pierre tombale gravée trois fois surplombe un imposant tas de terre fraîchement retournée. Je m'accroupis devant et y dépose une bouteille de champagne pour Lucas. Je m'effondre et m'abandonne à mon plus cher trésor, le souvenir d'une vie, mon plus précieux souvenir : je songe à ce fameux réveillon de l'an dernier où la vie insouciance battait son plein...